

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 12

Artikel: Poisson d'avril
Autor: Delsol, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

énorme serviette dont le cuir râpé et les coins bénants attestent qu'elle a logé des centaines de dossiers, fait quelques heureux et beaucoup de mécontents. En effet, c'est là un véritable sac à malice qui réserve le plus souvent au client des déconvenues, rarement une entière satisfaction, quel que soit le sort de la cause. C'est ce qui a donné lieu à ce dicton sur les plaideurs, à l'issue d'un procès :

Le gagnant s'en retourne en chemise et le perdant tout nu.

Vous connaissez d'ailleurs la chanson en patois, de M. Victor Ruffy, chanson qui a pour titre : *Le plaideur ruiné*, et dont voici quelques couplets :

Vo mè vaidé misérabilo,
Ne l'é pas adi z'étâ,
Mâ lè on procès dão diabillio
Que m'a met dein sti l'état.

Tzantâ pi kemin faut :

Dè tru amâ la tzacagne mâtèn drâi à l'épetau !

Y'avé on bi l'éretadzo,
Onna valse et dâi modzons,
Et per dessus lo bagadzo
Dou galé petits caions.

Tzantâ pi, etc.

Suzon, la felhie à Djean-Pierro,
L'avâi prâo fam dè m'avâ,
Car y'éto bi militière
Et tot bon por capora.

Tsantâ pi, etc.

Mâ l'âi avâi on passadoz
Qu'on vesin avâi su mè,
C'ein gatâvè l'éretadzo :
L'âi yé fô on bi procé

Tzantâ pi, etc.

Yé mein su bin vu dâi grises
Avoué lâo comparuchons,
Lâo mandats et lâo remises
Et contrinterrogachons !

Tzantâ pi, etc.

Avoué totâ ciliau rubrique
Ye m'ont prâi mè z'animaux ;
La Suzon m'a fê bernique !
Et mè vouaqué à pi détsaux !

Ah tzantâ, etc.

Mais pourquoi donc, messieurs, les avocats n'ont-ils que de vastes serviettes gonflées et rebondies ?... On dirait vraiment qu'ils emporent avec eux la moitié du recueil des lois. Est-ce pour laisser croire qu'ils n'ont que de grosses affaires à plaider. Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, cela ne fait point mal dans le paysage.

Et puis, comme ils sont graves, sérieux, ces messieurs, lorsqu'ils ont leur serviette sous le bras ! Je les trouve tout particulièrement sérieux dans les trams. Qu'est-ce qui les préoccupe et à quoi réfléchissent-ils ?... Peut-être à une période oratoire qui fera sangloter un accusé sur la sellette, qui flétrira le cœur du ministère public et qui fera rouler une gouttelette au coin de l'œil des jurés.

Mais laissons ces messieurs tranquilles, on ne sait trop de qui on peut avoir besoin. Qu'ils me permettent seulement cette petite boutade cueillie dans un journal français et qu'ils vont bien accueillir par un bon sourire :

Au tribunal. — Le président à un témoin : « Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. »

L'un des avocats, à l'oreille de son confrère : « Hein ! si l'on en exigeait autant de nous ?... »

On rencontre aussi très fréquemment nos médecins dans les trams. Ces messieurs sont ordinairement porteurs d'une trousse qui effraie autant de gens que le sac à malice dont nous venons de parler.

Je suis toujours très heureux lorsqu'un médecin vient s'asseoir à côté de moi et daigne me demander des nouvelles de ma santé. Je

me dis : « Bon, nous allons causer un peu et je connaîtrai l'avis de cet homme compétent. Je lui soufflerai ainsi, sans en avoir l'air, un petit bout de consultation. »

L'autre jour, un de ces messieurs, très qualifié, et dont la juste réputation va grandissant, monte dans le tram, me serre affectueusement la main et me demande : « Eh bien, comment ça va-t-il ? »

— Tout doucement, monsieur... bien doucement, monsieur le docteur....

— En somme, qu'avez-vous fait ? dites-moi un peu cela.

Nous y voilà, me dis-je, il est pris, il va me donner quelques conseils.

Mais à peine ai-je commencé à lui énumérer les traitements suivis qu'il m'interrompt brusquement en disant :

— A propos, qu'avez-vous décidé hier soir au Conseil communal ?

Comme ils sont distraits ces docteurs !

Et je suis persuadé que sur vingt personnes qui me liront il y en aura dix-neuf qui, dans les mêmes circonstances, ont éprouvé la même déception.

Mais aussi, avouons-le ; il y a des malades royalement embêtants

Très prochainement, une dernière course dans nos trams. L. M.

A l'occasion de la date du 1^{er} avril qui s'approche, on lira sans doute avec plaisir la charmante nouvelle qui va suivre :

Poisson d'avril.

— Eh ! Firmin !

A cet appel de M. Philippeau, maître clerc en l'étude de M^e Chamfleury, notaire à Marsilly-en-Tapinois, Firmin quitta aussitôt son travail, et, d'un bond, fut auprès de son chef hiérarchique.

— Qu'y a-t-il pour vot' service, M'sieu Philippeau ? demanda-t-il.

Il n'aurait trop su dire pourquoi, Firmin ; mais, vrai, ce jour-là, elle lui semblait très drôle, la figure du maître clerc, et l'étude elle-même paraissait ne pas être dans son état normal. On cût dit que de tous les pupitres sortaient des rires comprimés avec des mouchoirs. Mais notre petit n'attacha à tout ceci aucune importance, et, comme précédemment, reprit : « Que désirez-vous, M'sieu Philippeau ? »

— Mon ami, se déclara enfin à dire celui-ci avec un grand sérieux, tu n'es pas riche. Eh bien, comme tu es un bon garçon, je vais t'enseigner le moyen d'avoir plus d'écus que M^e Chamfleury.

Le petit ouvril des yeux énormes et regarda le maître clerc avec une telle fixité qu'on l'eût dit hypnotisé.

Dans l'étude, les rires étouffés jusque-là commençaient à perdre patience, et quelques-uns éclataient pour de bon.

M. Philippeau continua :

— Tu as bien deux sous dans ta poche ? Oui ? Alors, va chez le premier épicier venu !... Cabiro, par exemple... Tiens, justement, il a reçu hier un grand arrivage. Demande-lui deux sous de pierre philosophale, en poudre, retiens bien le nom... pierre phi-lo-so-phale ! C'est quelque chose de merveilleux : on met une pincée de poudre sur un objet, et c'est change immédiatement en or !

— En or ! s'écria Firmin, ébloui.

Et, en lui-même, il se disait : Changer tout en or ! Aussitôt, dans une vision éblouissante, il se vit, lui, Firmin, le dernier gratté-papier de l'étude Chamfleury, brassant l'or à pleines mains, grâce à cette merveilleuse pierre ; il se vit empilant écus sur écus, emplissant ses poches et la maison de sacs entiers, et quand, le soir, sa mère, — une brave femme qui gagnait péniblement ses cinq sous à l'heure, à faire des ménages, — quand elle lui demanderait : « Firmin, eh bien, as-tu bien travaillé aujourd'hui ? » alors, lui, ouvrirait ses mains, viderait ses poches, crèverait ses sacs, et de partout jaillirait de l'or... de l'or ! Quel rêve !

Dans l'étude, à présent, on se tordait, car il avait un air si ahuri... si ahuri, ce pauvre Firmin ! Ah ! certes, il était bien à plaindre, le petit gratté-papier, il ne voyait rien, n'entendait rien ; une flèvre intense battait ses tempes, il anrait voulu être déjà chez l'épicier. Vite, il remercia :

— Oh ! merci ! merci ! m'sieu Philippeau ! Et la tête en feu, il descendit en courant l'escalier.

Quand Firmin demanda à l'épicier Cabiro ses deux sous de pierre philosophale en poudre, ce dernier ne comprit pas tout d'abord ; mais, quand notre petit lui eut expliqué la vertu magique de cette pierre, Cabiro, en malin qu'il était, se dit : « Ben, en voilà un à qui l'on fait gober un poisson d'avril ! » et, d'un ton naturel : « Mon petit, tu es mal renseigné. Tu trouveras cet article-là dans les pharmacies. Va chez le père Saintorens, j'en jurerais mes deux yeux, mais je crois fort qu'il en a encore ! »

A la pharmacie Saintorens — *Au réglette du p'tit negre*, comme on lisait sur l'enseigne — il y eut une crise de rire. Vrai ! jamais pharmacien et porteur n'avaient ri d'aussi bon cœur !

Mais comme notre saute-ruisseau commençait à s'inquiéter : « Mon brave Firmin, dit le pharmacien d'un ton aussi sérieux que l'épicier, qui a pu te renseigner aussi mal ? Ce n'est pas dans une pharmacie que l'on tient ce précieux article, mais chez les coiffeurs. Cours vite chez l'ami Barbacio, et bon courage ! »

Ce qu'il trouva chez Barbacio, ce furent M. Montescourt, le maire de Marsilly-en-Tapinois, et le garde-champêtre, le vieux Poschon.

Avec un type aussi farceur que Barbacio, je vous laisse à penser les gorges chaudes que fit notre trio. Ma foi, le nez de l'honorable M. Montescourt en fut quelque chose, car la main de Barbacio tremblait tellement, secouée par un fou rire, que, d'un coup de rasoir mal dirigé, un petit bout du nez s'en alla avec quelques poils de moustache.

Cela calma notre coiffeur, qui, très ennuyé de cette blessure par imprudence, répondit à Firmin : « Rien de ça ici ! Savon en poudre, pour la barbe, tant que tu voudras, mais de pierre philosophale, tu n'en trouveras que chez Lalanne, le boulanger. Cours vite et rapporte-m'en à moi aussi, s'il en reste. »

Et vous le comprenez aisément, pas plus que chez l'épicier, le pharmacien et le coiffeur, notre ami Firmin ne put découvrir un grain de cette fameuse pierre, — même chez Lalanne, le boulanger.

De chez le boulanger, sans se décourager, il sauta chez Passicos, le boucher, qui l'envoya chez Labeyrie, le marchand de parapluies ; ce dernier le fit aller à son tour chez son ami Estibal, le pâtissier de la Grand'Rue ; de là, il frappa chez Lacouture, le fabricant de souliers, qui, par reconnaissance des bons clients, le fit aller chez Peyroux (Maison Universelle)... pas si universelle, cependant, car de pierre philosophale, point de trace. Cependant, M. Peyroux lui dit à l'oreille : « Chez l'ami Cabiro, cours vite, et ne le dis à personne. »

C'est à ce moment qu'il se trouva nez à nez avec M. Chamfleury.

A voir son petit clerc rouge comme une pivoine, notre notaire se dit : « Le gamin a fait quelque chose », et, comme Firmin, interrogé par lui, lui racontait son aventure, l'offre du maître clerc et ses courses en ville, M^e Chamfleury, lui aussi, eut une forte envie de rire. Cependant, il se confia, car il avait bon cœur ; et puis, l'enfant avait l'air si malheureux !

M. Chamfleury prit Firmin à part.

« Vois-tu, mon petit, si ce matin, en te levant, tu avais eu la précaution de regarder le calendrier, tu aurais vu qu'il marquait la date du 1^{er} avril... Comme as-tu en poche ? Vingt-cinq sous ? C'est peu, mais enfin c'est déjà quelque chose ! Ecoute, rentre à l'étude, et crie-leur que tu as trouvé cette fameuse pierre. On se moquera de toi. Qu'importe ! Montre tes vingt-cinq sous et affirme-leur qu'ils vont se changer en or. Puis, tout aussitôt, tu viendras me trouver dans mon cabinet, et tu verras si les autres riront si fort après ! »

Et Firmin regagna l'étude, le cœur allégé par ce discours.

A son entrée, il fut accueilli par une foule de questions ironiques... « Eh bien ! et ta pierre ?... C'est merveilleux, n'est-ce pas ?... Mirobolant !... épastrouillant !... »

Firmin ne se déconcerta pas. « Messieurs, dit-il, j'ai couru un peu partout pour la trouver, cette fameuse pierre, mais je crois avoir enfin réussi à la découvrir !

— Ah ! ah ! fit toute l'étude en délires.

Firmin reprit : « Je vais l'essayer devant vous tous. J'ai en poche vingt-cinq sous : les voici, il faut donc qu'ils se changent en autant de pièces d'or ! »

Non ! vous n'avez jamais vu étude de notaire en pareil état ! On riait comme on n'avait jamais ri, les pupitres battaient avec force ; papiers timbrés, actes de mariage, de succession, volaient partout, et le maître clerc criait : « Un peu de silence, messieurs ! »

Cependant, Firmin, après son bûnement, était aussi sorti par la porte de gauche de l'étude et était monté au cabinet de M^e Chamfleury. A la porte, il frappa timidement deux coups. Son cœur battait à rompre. Si M^e Chamfleury s'était moqué, lui aussi, comme les autres ! Mais l'honorables notaire n'avait pas eu cette idée, car dès que Firmin fut entré, il lui dit d'un air bonhomme :

« Eh bien, ils se sont moqués de toi, les malins ? Qui... Je m'en doutais ! A présent, à notre tour... Tu as toujours tes vingt-cinq sous ?... Parfait ! confie-les moi. Une, deux... et trois ! »

Et, en prononçant ces mots, d'un ton cabalistique, M^e Chamfleury rouvrit sa main... Elle était pleine de beaux lous d'or !

Le petit Firmin eut un éblouissement.

« Oh ! c'est trop !... monsieur, c'est trop ! »

Puis, il pleura de grosses larmes de joie, et, tombant à genoux devant son généreux protecteur : « Merci, monsieur, merci ! »

Le brave notaire, tout troublé de cette reconnaissance d'enfant, continua :

« Va, mon garçon, va maintenant faire voir tes vingt-cinq sous à notre maître clerc, et tu viendras me dire la tête qu'il aura fait lorsqu'il les aura vus... Mais d'abord, que je te dise, il y a là cinq cents francs. C'est peu, mais quand on est honnête, travailleur, cinq cents francs, cela peut être le commencement d'une grosse fortune !... Allons, va et souviens-toi de ton 1^{er} avril et de la pierre philosophale ! »

Firmin quitta le cabinet du notaire, les yeux pleins de larmes. Sa rentrée à l'étude fut le signal d'une nouvelle explosion d'ilarité.

« Eh bien, et ces pièces d'or ? lui cria-t-on de toutes parts.

« Les voici ! » fit simplement Firmin et il étais devant les yeux de l'étude stupéfaite sa nouvelle fortune. « Seulement, ajouta-t-il d'un ton sérieux, je n'ignore pas néanmoins que votre pierre était un poisson d'avril... Vous me l'avez fait gober, messieurs, je vous en remercie, car il m'a porté bonheur. »

Il a dû lui porter bonheur, en effet, ce poisson d'avril, au petit Firmin, car, aujourd'hui, il est fiancé avec M^e Chamfleury, et le bruit court déjà, dans toute la petite ville de Marsilly-en-Tapinois, qu'il va prendre la succession de l'estimé et honorable notaire.

Jules DELSOL.

Bouffet et Dérroule.

Vouaïque dou gaillà qu'ont bailli stao dzo passâ dâo fi à retoodrè à gâpions d^e Lozena.

Vo ne cognaiet petêtrè pas ciliâo dou compagnons et m^e mouzo que vo z'ites coumeint m^e, vo n[']ai jamé bu demi-litre ni avoué l'on, ni avoué l'autro !

Et bin, à cein qu'ein diont l^e papai, Bouffet est coumeint on derâl lo premi comis à n[']on duque d'Orléans, on gaillà qu'a envia d^e déguêlhi la République ein France et, paceque s^e rièr père-grands ont éta râi dein lo temps, vâo assebin l^etrèr po poai tot coumeindâ et tot maniyi per l^e à sa façon. Adon cé duque qu'ein a on moué à sa mandze fâ tot cein que pao po l^eai arrêvâ, m^a faut que preignâ onco on bocon pacheince.

L'autro, don Dérroule, est on radicau, m^a on brise-botolhie dâo dianstre que crâi que la République va mau veri et voudrai assebin déguêlhi lo Président, l^e conseillers et tot lo commerç po poa preindre li-mimo lo temon d^e lo barqua : y^ein a assebin 'na muta que sont de son parti et que s^e veillont lo momeint po tot mettr^e avau ; m^a, l^ont onco lezi d^e m^e-dzi cauquies metses d^e pan et se l^ont dâi fattès poivont forradzi per dedein onco 'na vouarba ein atteindeint.

Coumeint vo peinsâ, l^e Français, que tignont à la République, n[']ont rein volliu d^e c^e commerç et l^ont f^e menâ ciliâo dou compagnons à la frontière p^e l^e gendarmes et, se l^ont lo

malheu d^e remettre l^e pi su France, hardi ! s^e riont fourrâ à l^e hostiau.

Ia dza cauquies teimps que Dérroule et Bouffet étiont ein bizebille, rappo à 'na bagarra que ia zu l^e an passâ p^e Paris et io Dérroule voliavâ allâ déguêlhi lo tsaté et s^e sont niézi paceque l^ont de que se lo plian avâi bédâ, c^etiâ la fauta à royalistes, d^on ào parti ào patron à Bouffet. Adon s^e sont einvouyi dâi lettrâs p^e la pousta io s^e desiont pi qu^e peindre et, à la fin dâi fins, Dérroule, qu[']etâi furieux, a écrit à l'autro que l^einvoyivé s^e férè photografiyi et que l[']etâi asse dzanliâo qu[']on dentistre.

Ma fai, n^ein a pas falliu m^e, et Bouffet, que ne voliavâ pas passâ po dzanliâo, a démandâ ein duet Dérroule.

Ora, vo m^e derâl cein que vo voudrai, m^a cein a-t-e façon po dâi dzéins dinse ! No z'autro, quand on a oquie à s^e derâl, on n^eimpougné pas tot lo drai on pistolet à obin on coute, coumeint l^e caistro, m^a on fâ à l'autro : Redis-vâi onco on iadzo, crapaud ?... Et bin, tai ! Et on t^e fot on part d^e bounès mouchés ào gaillâ et se l^ont ge potsi, ma fai tant pi por li, m^a l'honneu est sauve ! Mâ ciliâo Français l^ont lo dia-bilio d^e s^e battre ein duet à coup d^e pistolets et on m^a subliâ l'autro dzo que tot cein n^e tâi qu^e d^e la frinma, kâ, quand s^e démandont ein duet, n[']ont pas m^e l'idée d^e s^e tiâ ni l^ont l'autro que vo et m^e ; se s^e battent avoué lo sarbro, s[']arreindzont po n^e s^e férè que 'na petita graffounire à on bré à obin s^e lèvâ 'na rebiba su la coussa et tot est de ; se l^ont avoué lo pistolet, ne l^e tserdzont pas avoué dâi balles, m^a diont que l^e Bourront avoué d^e grans d^e faviouliès et mimameint avoué dâi petoles d^e tchivrâs, à cein qu[']on m^a de.

L'est don por cein que Bouffet et Dérroule étiont p^e Lozena l'autro dzo ; s^etiont de : L^e Vaudois sont tant boun'einfants que vont no laissi férè. Ciliâo à Bouffet aviont einvouyi 'na lettra à noutron Consel d'Etat po que l^einvoyouyi on hussié l^e z'atteindré à la gara, et lo syndico d^e Lozena avâi reçu 'na dépêche d^e Dérroule po l^eai derâl que l^e arrêvâvânt po s^e battre ein duet su Montbenon.

Oii ! s^e sont de l^e noutro, on va vo z'allâ atteindrâ, avoué la fanfare, onco ! allâ pi ! Rein d^e cé commerço per tsî no !

Et l^ont met d^e pequeti li gâpions d^e Lozena po surveilli l^e dou luron et l^e gravâ d^e s^e tiâ p^e châtre ; vo z'arâi falliu vâire, n[']ouzâvant papi budzi sein avai la police après l^e talons : quand sont arrêvâ à la gara, l^e z'ont sédiu pertot io l^e allâvant et, à cein qu[']on m^a de, y[']avâi mimameint on gâpion que s^e tâi catsi dein lo tiécon d^e la cariole à Dérroule ; quand Bouffet est zu soupâ à Gibbon, y^ein avâi assébin ion que s^e tâi fôrâ dezo la trabilâa et l^ont montâ la garda tota la n^e po pas sénâ l^e dou compagnons. Mâ l^e bâogro ont zu veint d^e oquie, l^ont coudhî on part d^e iadzo dépitâ l^e gâpions, m^a, pas mèche ! et Dérroule, qu[']avâi f^e état d^e allâ atsetâ on tsapé copâ po sa fenna tsi mons^e Reber, ein a etâ po s^e frais.

Tota la dzornâ noutrè dou renverse-patrie n[']ont f^e qu^e roudassi et s^e banbanâ ein cariole p^e la vela avoué 'na frumelhîre d^e gâpions à l^e lâos, assébin quand l^ont vu que l^e étiont dinse quiétâ s^e sont de que n[']avâi rein à férè po hoai et sont reintrâ ti dou à l^e hotêl avoué Castagnaffe et l^e z'autro et l^e est quie io lo Consel d'Etat lâo z['] a fôrâ portâ on mandat coumeint quiet l^e baillivâ à ti l^e oodrè d^e fottre lo camp dâo canton d^e Vaud et cein ào pe vito, sein quiét sariont trè ti eimpougnî p^e l^e gendarmes.

Ma fai, Dérroule, que saillessai dza d^e férè d^e l^e hostiau, ne s^e tsaillessai pas d^e l^e ai returnâ et ni l^e autre d^e l^e ai allâ : adon s^e sont dépatsi d^e férè l^e lâo baluchons et tota cilia beinda d^e brelurins a décampâ lo l^e indéman p^e lo premi trein.

L^e est dinse qu[']on pao s^e battre ein duet sein

s^e férè pi 'na brequa d^e mau, et l^e dzeins d^e Lozena s^e rassovindront d^e cilia z[']iquie, l^e gâpions surtot

Boutades.

Lors des dernières chutes de neige du mois de février, plusieurs passages ont été intercetés et les services postaux tout désorganisés pendant quelques jours.

Dans une commune du pied de la montagne, la neige, chassée par le vent, s^e était amoncelée en certains endroits, entr'autres sur la route cantonale, qu[']elle barrait complètement par un amas de deux mètres de haut. Devant cet obstacle, bien visible, n[']est-ce pas, les traîneaux et les chars s^e étaient tout naturellement frâyés un passage à travers champs.

Cela devait suffire, semble-t-il, jusqu'au déblaiement. L'autorité n[']en jugea pas ainsi. Voulant mettre les points sur les i, elle fit placer au beau milieu du mur de neige un écritau portant ces mots : *Route encombrée*.

Entre deux bonnes amies qui sortent d'un bal masqué :

Je ne sais pas à quoi cela tient, mais on ne m'a pas dit le moindre mot aimable de la soirée.

— Et cependant tu étais masquée !

Dans un jardin public.

On sonne la retraite du soir, et tous les promeneurs regagnent lentement la porte de sortie.

— Allons ! allons ! plus vite que ça ! grogne le gardien

Puis il ajoute, en bougonnant dans sa moustache :

— On a beau faire, il y en a toujours qui sortiront les derniers !

THÉÂTRE. — Notre troupe de comédie nous a fait ses adieux jeudi soir. Pour cela, elle nous a donné une nouveauté, *Les Remplaçantes*, de Brieux, un auteur très à la mode, par son réel talent et par l'actualité des données sur lesquelles il compose ses pièces. *Les Remplaçantes* est une comédie remarquable où les vérités abondent, dans le dialogue comme dans les situations. Et l'auteur ne met pas des gants pour vous les dire, ces vérités ; parfois même va-t-il un peu loin. Certaines hardies-nes de langage et d'action ne nous paraissent pas absolument nécessaires. Mais, c'est égal, voilà du théâtre qui fait penser et c'est une bonne chose.

L'interprétation a été excellente en tous points et tous nos artistes ont reçu force courroînes et bouquets. — Demain, dimanche, et jours suivants, *Les millions de l'émigré*, pièce à grand spectacle, avec un tremblement de terre, s'il vous plaît. Tout le monde y courra.

Pour finir, une bonne nouvelle, la meilleure qu'on nous pût annoncer : *M. Darcourt nous revient l'an prochain ! Bravo !!*

Aux nouveaux abonnés.

Les nouveaux abonnés, à dater du 1^{er} avril prochain, recevront **gratuitement** les numéros du mois de mars.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

FÊTES DE PAQUES

GRAND CHOIX de **NOUVEAUX PSAUTIERS** reliures diverses : toile noire, mouton anglais, veau et maroquin. — Prix, depuis fr. 4.20.

Cartes de félicitations illustrées, pour catéchumènes.

TEXTES BIBLIQUES

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.